

De si jolies intruses...

Victimes de la modernité, les fleurs des champs sont en déclin.

Une fois de plus les manuels scolaires ne nous ont pas tout dit. Officiellement, le drapeau tricolore aurait été adopté par la France révolutionnaire parce que la couleur du roi (le blanc) y était encadrée par celles de Paris (le rouge et le bleu). Mais il y a paraît-il une autre raison : ce choix serait allé droit au cœur des paysans – qui ont tout de même fourni l'essentiel de ses troupes à la révolution – parce qu'à l'époque, tout champ de blé prospère chatoyait de taches bleues, blanches et rouges... du fait de l'abondance des bleuets (*Centaurea cyanus*), matricaires (*Chamomilla recutita*) et coquelicots (*Papavaer rhoeas*). C'est dire la valeur patrimoniale des plantes messicoles, dont ces trois espèces sont des représentantes connues...

Messicoles signifie « habitant les moissons ». Les plantes ainsi qualifiées forment un pêle-mêle de quelque 300 espèces dont les noms, empreints pourtant de poésie, sont pratiquement tombés dans l'oubli en quelques décennies, à mesure qu'elles ont disparu des campagnes. Qui connaît aujourd'hui l'holostée en ombelle, l'adonis couleur de flamme, l'apère jouet-du-vent, le peigne de Vénus ou encore le vélar d'Orient ? Cela fait pourtant des siècles, et sans doute des millénaires, que ces gracieuses habitantes des champs se sont établies dans l'Hexagone, la plupart en provenance du Moyen-Orient, d'où nous est arrivé le blé.

Car la cohabitation messicoles/céréales ne date pas d'hier. Dès les débuts de l'agriculture, il s'est apparemment trouvé des plantes pour profiter des espaces que l'homme défriche, sème et amende. Pensez donc, de la terre travaillée, fertilisée, voire irriguée, sans le moindre buisson pour faire de l'ombre ! Pourtant ce « paradis » pour plantes n'est accessible qu'à relativement peu d'élues. N'est pas plante messicole qui veut. Deux événements radicaux conditionnent la capacité à survivre sur les terres de l'agriculteur. Le premier, c'est le labour. Le retournement et le travail du sol ont en effet raison de pratiquement toutes les vivaces : seules des plantes annuelles, capables de survivre sous forme de graine au cataclysme périodique, parviennent à s'en tirer. (Enfin à quelques exceptions près, telles que le chiendent ou le liseron, dont les racines très longues redonnent une plante même découpée en morceaux !)

Le deuxième est évidemment la moisson : le statut de plante messicole n'est accessible qu'à celles qui sont capables de former leurs graines avant juin/juillet. Un exploit d'autant plus difficile à réaliser que les graines forment généralement une part considérable du végétal : jusqu'à 50 % de la masse aérienne. Un pied de coquelicot, par exemple, est porteur de quelque 60 000 descendants potentiels...

Les « révolutionnaires » chassées des champs

Mais j'entends déjà les protestations de mes lecteurs. « En voilà un qui oublie où il écrit ! Tout le monde sait que ces fleurs nuisent aux cultures et font de la concurrence... Le proverbe ne dit-il pas qu'une mauvaise herbe en tue trois bonnes et prend la place d'une quatrième ? » Certes, certes. Le proverbe exagère sans doute un peu, mais n'est pas infondé. Des études ont même montré que, en présence d'extrait de racine de coquelicot, le blé ne germe qu'à 80 % et ralentit sa croissance. En protéger au moins une partie des cultures est sans doute indispensable. C'est d'ailleurs bien pour cela qu'au cours des dernières décennies, les techniques qui limitent les messicoles se sont multipliées. L'utilisation de semences d'origine industrielle, un choix minutieux des dates d'amendement et de récolte, et surtout la diffusion des herbicides ont pratiquement eu raison des intruses, et les champs tricolores ont déserté nos campagnes.

Seulement, le problème c'est que, chassées des champs, les messicoles n'ont nulle part où se réfugier. La plupart d'entre elles ont tout misé sur la cohabitation avec l'homme : elles y ont adapté leur germination, leur floraison, leur fructification... tout. Du coup lorsqu'elles se retrouvent en concurrence avec leurs homologues sauvages, le combat tourne en leur défaveur. Les scientifiques

réfléchissent donc aux moyens de les sauver de l'extinction, par exemple en demandant aux agriculteurs (éventuellement moyennant rétribution) « d'oublier » occasionnellement de traiter une bande en bordure de champ. Notre époque d'accroissement des injustices ne mérite-t-elle pas ce clin d'œil à la révolution française ?

Yves Sciama